

Analyse et Typification

Action Française — 9 mai 23

Le talent — ou le génie — en littérature comme dans tout autre art, est peu définissable. Il en est de lui comme de la vie même, qui est, parce qu'elle est. Mon père disait : « Le talent, c'est une intensité, une surintensité de vie. » Ouvrez n'importe quel volume d'André Gide, de Marcel Proust, de Toulet, de Paul Valéry — pour ne citer que ces quatre auteurs, dont les deux premiers sont des prosateurs ; le troisième un prosateur et poète ; le quatrième un poète si pur — et, après lecture d'une page ou d'une strophe, vous vous écrierez : « Quel beau talent ! » Sinon, vous n'aimez pas la littérature, ou vous ne la sentez pas, ou elle ne s'impose pas à vous, comme la mer, le printemps, ou la femme. Vous discernerez ensuite si ce talent, que vous saluez d'abord, vous plaît ou ne vous plaît pas ; s'il vous choque dans vos goûts, ou ne vous choque pas ; si vous lui préférez tel ou tel autre genre, ou style. Cela n'a plus qu'une importance secondaire.

J'ai vu une fois, dans ma vie, avec beaucoup de plaisir, M. André Gide. Je ne connais de lui que ses ouvrages. On le dit sec. Dernièrement, je lisais de lui une admirable et émouvante préface aux *Reliquies* d'un officier mort à la guerre. J'en avais les larmes aux yeux. J'en conclus : il n'est nullement sec. En outre, le serait-il, que sa sécheresse serait celle d'un homme de grand talent. M. Gide m'aurait dérobé mes bottines en wagon, pendant mon sommeil ; il aurait versé de l'aconit dans ma soupe ; ou proclamé la supériorité de la démocratie sur toute autre forme de gouvernement ; que je persisterais à lui trouver un très grand talent. En outre, nous avons une admiration bien chère en commun, qui est celle de Dostoïevsky. Je mets Dostoïevsky très au-dessus de Tolstoï et très au-dessus de tous ceux qui ont critiqué Dostoïevsky. Alors je me dis que si nous nous rencontrons, comme il est probable, M. André Gide et moi, au Purgatoire, nous y parlerons de Dostoïevsky.

Marcel Proust, notre cher Marcel, est mort, hélas ! et je ne puis songer, sans une amère douleur, à la disparition de cet ami subtil et bon. Mais, dussé-je causer un chagrin fou à dix ou douze personnes de ma connaissance, qui n'ont pas encore mordu aux œuvres de Proust, je persisterai à déclarer qu'il y a, dans son cas, du génie, et que sa Comédie Humaine vaut, sur un autre plan, celle de Balzac. Une des plus belles heures de ma vie, c'est celle où Elémir Bourges — qui est aussi un très grand écrivain et dont les conceptions ont l'envergure de celles de Webster, de Cyrille Tournier et de Shakespeare — est arrivé au déjeuner Goncourt en déclarant : « Je vote pour Proust. » Il n'y a rien de plus agréable que de faire plaisir à un homme dont on sait qu'il a du talent, ou du génie. Cette reconnaissance publique du talent, ou du génie, d'un autre chagrin toujours, ou irrite — par-dessus le marché — quelques confrères du lauréat ; et le plaisir de la rigolade s'ajoute donc au sentiment du devoir accompli, comme l'anchois à la salade de pommes de terre. Coup double !

Il y a une vingtaine d'années, Toulet n'avait encore publié que *Monsieur du Paur* et *Mon amie Nane*. Nous étions déjà une centaine de personnes — pas davantage — à lui reconnaître un talent quatre cent cinquante mille fois supérieur, en moyenne, à celui de Marcel Prévost, dont les succès, retentissants et vains, faisaient trembler et crouler les étalages. Chaque soir, sur le coup de dix heures, une vingtaine de ces cent admirateurs et admiratrices de Toulet — dont j'étais — allaient chez Weber, rue Royale, afin d'y rencontrer et d'y écouter en délices ledit Toulet, penché sur son whisky-soda, flanqué de Curonsky, ou, plus simplement, de ce vieux Curne. Depuis, ces cent admirateurs de Toulet ont fait des petits... et même des grands. Tandis que s'il n'y avait pas la rouge couverture d'une revue récente, et bien chère à Doumic-le-Nul, aucune personne, s'intéressant en France aux choses de la littérature, ne se rappellerait même le nom de l'auteur, cependant abondant, de tant de vierges folles ou sages, entières ou dimidiées, tirées à ces centaines de milliers d'exemplaires.

Quant à Paul Valéry, poète exquis et franc, dont la renommée passe aujourd'hui, pour tous les amis et servants des Muses, à dix mille lieues au-dessus des cartonnages de Mi-Carême, effondrés et gondolés, du pauvre Edmond Rostand, quant à Valéry, il y a trente ans que je l'ai rencontré pour la première fois, en compagnie de Marcel Schwob et d'Edouard Julia. Il avait fort peu écrit, si j'ai bonne mémoire ; mais ce peu qu'il avait écrit donnait, à qui le lisait, l'immédiate certitude du talent, et du grand talent.

Je cite ces quatre auteurs, dont deux nous ont quittés, mais dont deux nous restent, Dieu merci, comme des exemples d'une manière de justice littéraire, qui subsiste encore en dépit des insani-

tés, de l'envie cholédoque et de l'incompréhension opaque. A quelqu'un qui viendrait me nier la qualité éminente de ces quatre esprits, très différents, leur importance quant à notre art, ce qu'ils ajoutent aux plaisirs ou à l'intérêt de l'existence — car chacun d'eux est un augment, même s'il est un augment amer — je répondrais : « Allez vous cacher... » ou, plus aimablement : « Allez les lire ou les relire, et recommencez jusqu'à ce que vous les ayez compris. » A ceux qui insistent, mécontents, qu'un tel jugement m'est dicté par le désir de plaire aux jeunes, et par le snobisme de la cinquantaine, je répondrai, en riant, que je me suis toujours fiché, en littérature comme en politique, de plaire, ou de déplaire, à quiconque. En outre, vieillir m'est indifférent. Je n'ai jamais eu besoin de personne, ni sollicité l'aide critique de quiconque. Je n'ai jamais été épaulé que par deux écrivains : mon père, qui m'a mis la plume en main ; Mme Edmond Adam, indulgente et exquise patronne, qui a publié mes premiers essais, plutôt assez moches, dans sa NOUVELLE REVUE (1892).

Je ne fréquente pas les jeunes auteurs parce qu'ils ne se plairaient pas dans ma compagnie, et parce que je ne me plairais pas dans la leur. Je n'ai que faire de nouvelles relations. D'ailleurs, les noms que j'ai cités plus haut ne sont pas des noms de jeunes gens. Ce sont des noms d'hommes de très grand talent, auxquels une époque imbécile, et une critique inexistante, académique et sardonarde, en ont préféré d'autres, qui n'avaient qu'un talent médiocre, ou pas de talent du tout. Mais j'estime que les écrivains de mon âge, disposant d'un journal aussi répandu que le nôtre, doivent venir en aide à leurs cadets, surtout quand ceux-ci ont une originalité, qui rend leurs débuts difficiles.

Enfin, beaucoup de jeunes gens de grand talent ont été tués dans la terrible guerre. A ceux qui ont survécu — barbare et espoir de la France meurtrie — la vie est devenue difficile. Il faut travailler et produire plus qu'avant le drame. Un coup de main d'un aîné affectueux, comme on dit, n'est pas de refus. Quant à la classification prétendue des auteurs, en jeunes ou vieux, en amusants ou pas amusants, secs ou humides, pas pédants ou pédants, je la considère comme frivole. Ce qui m'intéresse m'amuse ; et celui qui se croit amusant ou tordant, même s'il l'est un peu, mais sans art, ni analyse, m'ennuie. J'ai toujours trouvé Théophile Gautier très amusant et le théâtre de Labiche assez ennuyeux. De tous les comiques, l'involontaire est celui que je prise le plus : *l'Histoire d'un crime*, de Hugo, par exemple. Quand je veux rire, c'est un livre de chevet.

Et l'analyse ?... Et la typification ?... Eh bien ! ce sera pour une prochaine fois.

LEON DAUDET.
Député de Paris.

A PLUSIEURS CORRESPONDANTS. — C'est exact : nous avons été plusieurs à retenir, pour le prix Balzac de 1922, *Un Homme à la mer*, de François Duhourcau, avec préface de Barrès. Ce jeune auteur, grand mutilé de la guerre, a publié en outre un ouvrage, singulièrement original et attachant, intitulé *La Révolte des Morts*. La générosité s'y mêle à la colère, dans un mélange qui saisit, à la façon d'un breuvage fort et sain. Où trouve-t-on ces deux livres ? Ah ! voilà : ils ont été imprimés à Bayonne, chez Bodiou — en 1920 et en 1921 — où il doit en rester quelques exemplaires. Il serait à souhaiter qu'ils fussent réimprimés à Paris. Le nom de Duhourcau est à retenir. C'est quelqu'un. — L. D.